Ouvrez le Ban!

Le prince Charles ayant profité de la nuit pour entrer dans Ratisbonne, Napoléon voulut lui reprendre cette ville avant de marcher sur Vienne.

L'ennemi avait 6,000 soldats : canonniers aux remparts et grenadiers aux parapets. Il fallait, pour le battre, emplir un fossé d'échelles, y descendre en armes, et, sous les bombes, sauter à l'assaut d'énormes fortifications dont les angles étaient flanqués d'artillerie.

L'empereur, placé sur un monticule, à une portée de boulet, ordonna au maréchal Lannes de faire approcher la division Morand. Pour mettre ses soldats à l'abri du feu jusqu'au moment de l'attaque, il les plaça derrière une grange, et des échelles prises dans les villages voisins furent amenées devant les troupes.

Les généraux devaient passer des revues.

L'un d'eux, fort aimé du maréchal, et nommé baron de l'empire à Eckmühl, était un jeune homme de 30 ans, bouclé comme une femme, doux au bivouac, sévère en marche, bon avec ses soldats, et qui, toujours en tête, le poing levé, malmenait et sabrait l'ennemi comme un Russe fouette ses chiens. On l'appelait Duclos, le "baron Duclos."

Il arrêta son cheval derrière la grange, fit sonner le rassemblement, donna le tour à ses cheveux, mordit ses lèvres comme s'il allait se présenter devant l'impératrice,—et marcha vers ses soldats.

Ceux qu'il vit d'abord étaient des grenadiers. Ce régiment d'anciennes barbes avait vu Arcole, Rivoli, Castiglione, les Pyramides, Saint-Jean-d'Acre,—Austerlitz!—On pouvait échanger sa peau contre une victoire.

Quand il arriva en face des lignes, le général salua l'aigle, et c'était vraiment alors que nu-tête, les pieds unis, maigre et mince, fluet sous sa pelisse de madgyar chamarrée d'or, il apparaissait à ses soldats, ingénu, plus fragile qu'une fille, et frais comme un matin de combat.

—Faites ouvrir les rangs.

Les colonels, tournés vers leurs bataillons :

—Second rang, trois pas en arrière !

Une ligne de bonnets à poils recula.

—Portez vos armes !

Et Duclos s'avança dans l'intervalle, suivi de son état-major.

Il passa ainsi la revue du premier rang. Le général connaissait tous ses hommes, car en passant, d'un mot qui les faisait rougir, il leur rappelait une charge ou un assaut. Ces soldats semblaient des morts debout. Vieux, soignés, coquets sous leurs tenues rapiécées ils avaient de 30 à 50 ans, et leurs moustaches grises, raidies par les brusques pluies et les durs soleils, retombaient en crinières courbes sous leur menton. Toutes ces têtes, levées et fermes, semblèrent de granit quand Duclos passa. Une discipline monacale, aux arrêts de dégradation et de mort, avait enfoncé dans leur caboche le respect des grades supérieurs, et dans leur dos une barre de bronze qui, aux jours de revue, les liait au sol, pieds en équerre et talons joints. Les généraux se battaient pour les avoir sous leurs ordres. Ces vieux soldats avaient les manies de l'héroïsme, attendaient la croix 20 ans, et tutoyaient l'empereur. C'étaient les grands-pères de l'armée.

—Toi, je t'ai vu au Mont-Thabor, dit Duclos.

—Oui, mon général, vous étiez capitaine.

Et toi, tu es un fourrier d'Austerlitz.

Le soldat frémit.

—Je t'ai fait décorer par le Tondu, à Burgos, dit-il à un troisième.

La revue s'annonçait bien. Le général était content.

Parfois, Duclos redressait ou renfonçait un bonnet, visitait un sac, rajustait les buffleteries. Au milieu du quatrième rang, il s'arrêta en face d'un homme, immobile, pensif, le contempla. . .

L'homme était vieux. Il avait le regard clair des bonnes bêtes, et l'on eût dit, à le bien voir, que chaque ride marquait une campagne. Courbé sur le soldat de la vieille armée, si près que sa respiration lui chauffait la face, le général observa son grenadier, soucieux de la tenue, indifférent pour l'homme, compta les boutons, mania les armes, le toisa enfin de la fin de la guêtre au col :

—Pas propre...

Il avait un doigt sur la giberne du grenadier. Sa voix se fit sévère, tout à coup :

—Pourquoi ne te conformes-tu pas à l'ordonnance ? Tu as l'honneur d'être légionnaire, et tu te présentes pour un assaut avec de la boue sur tes armes !

L'homme devint blanc ; il ouvrit la bouche pour parler, ses mains tremblèrent....

—Allons, dit le général doucement, la tête un peu plus haute... le pouce allongé sur la première capucine....

Muet, nerveux, Duclos continua la revue, et un quart d'heure après ordonna la pause.

—Michel ! souffla un grenadier.

L'homme qui venait d'être reprimandé se retourna.

—Quoi ?

—Pas possible ! Tu connais le général. On ne nous refait pas ! Même quand il te bouscule, vous vous regardez comme des bonn' amies.

Le vieux soldat se mit en colère :

—Je n'ai pas l'habitude de jaser.

—Nom d'un bougre ! fit le caporal de l'escouade, c'est-i-catholique, ça ! Vous vous parlez dans les petits coins, aux bivouacs. Michel par ci, Michel par là.... T'as été blessé devant Saragosse ; tout de suite, il est venu te voir...

Un autre ajouta :

—La nuit de Landshutt où ça membrait, il t'a donné du vin pour faire boire les camarades !

—Nous ne nous connaissons pas ! dit le grenadier, têtu. Moi, l'ami d'un général, d'un baron doté par l'empereur !.... C'est connu, il ne me manque jamais. Vous avez vu, tout à l'heure, par ma giberne....

—C'est d' la farine. J'ai idée que dans le temps, vous avez chiqué le même tabac.

A ce moment, le tambour battit. On donnait le signal de l'attaque. Les échelles amenées pour assaillir la ville étaient par terre, devant la grange.

Lannes ayant demandé 50 hommes pour planter ces échelles dans le fossé, contre les murs, il s'en présenta un nombre supérieur qu'il fallut réduire. Mais à peine sortis de la grange, une décharge bondit du rempart, et les 50 volontaires furent 50 morts.

A la voix de Lannes, à la voix du général Morand, 50 nouveaux reprirent les échelles, et coururent aux remparts ! Une gorgée de mitraille les coucha tous.

Morand se retourna et rageur, éperonnant son cheval :

—Duclos, cria-t-il, faites appel à ceux d'Austerlitz !

Le général, offrant son flanc gauche aux bombes, galopa devant ses troupes :

—Soldats !....

Le vent de la course qui emportait son cheval balayait sa voix sur les régiments :

—Soldats !.... Vous souvenez-vous des journées de la Trébia, de Zurich, d'Aboukir, de Marengo !....

Il repassa derrière les troupes, ventre à terre. Sa voix de plus en plus hurlante, poussait les régiments !....

—Soldats !....

On n'entendait qu'un bruit précipité de sabots, et, dans un cliquetis de gourmettes, la voix du général, qui mâchait une proclamation :

—Soldats d'Hohenlinden, d'Iéna ! Grenadiers d'Eylau, et de Friedland, resterez-vous immobiles devant l'ennemi !

Un bond le ramena en face des lignes. Son cheval fumait.

—Soldats ! cria Duclos à bout de phrases, vous êtes Français, l'empereur vous regarde, et voici une ville qu'il faut enlever !

Aucun des régiments ne bougea, mais un grenadier sortit des rangs. Ce fut grotesque : un homme seul, armé d'une échelle, marchant au pas contre 8,000 hommes et 200 canons.

Duclos pâlit.

—Personne ne suivra ce brave ?..

Il n'eut pas le temps de finir. Les régiments remuèrent !....

—En avant ! cria Duclos.

Déjà, il posait le pied sur une échelle. Avec des cris fauves, les hommes se ruèrent contre les remparts, à la suite de Duclos. Le vieux grenadier tiraillait déjà sur la crête. Alors la danse commença. Une ligne d'éclairs illumina Ratisbonne, et les fusillades rugirent ;—mais après trois heures de tumulte, à bout de souffle, à bout de voix, les canons autrichiens reculèrent.

La ville était prise.

Là-bas, Duclos se battait toujours. Au milieu d'une place, entouré de l'état-major, exposé au feu de l'ennemi, nu-tête, l'habit en loques, il ralliait ses grenadiers ; mais au moment où il ordonnait une charge, le galop d'une vingtaine de bêtes s'arrêta derrière lui.

—Halte, dit une voix.

C'était l'empereur.

—Général, faites former le carré.

Le mouvement s'exécuta sous les bombes.

—Quel est votre effectif ? demanda l'empereur.

—A peu près 500 hommes. Ce sont mes régiments qui ont le plus souffert.

Le cheval de Napoléon pivota du côté de la brigade. Duclos fit un pas, et les deux hommes se parlèrent à voix basse.

—Amenez-le moi, dit enfin l'empereur.

Les troupes avaient porté les armes, et il s'était fait un grand silence.... Là étaient ceux que le général avait vus le matin, non plus brillants comme à la parade, mais suants, sanglants, débraillés, beaux comme des bourreaux. Son œil, un moment, se porta d'escouade en escouade, et tout à coup, l'épée haute, ayant trouvé sans doute ce qu'il voulait :

—Au nom de l'empereur ! cria le général, que le soldat monté le premier à l'assaut s'avance !

Des paquets de mitraille tombaient encore sur la ville, mais lancés de loin, car l'ennemi était en déroute. Un homme sortit des rangs et s'approcha....

C'était le même qui s'était attiré un reproche de Duclos. Timide, il marchait en baissant la tête, gêné par une blessure au front dont le sang noyait ses yeux, ce qui l'obligeait à s'essuyer de la main gauche continuellement. Lorsqu'il fut au milieu du carré, à quatre pas de son général, brusque, il présenta les armes, et le baron Duclos, blême, dressé sur ses étriers, commanda :

—Tambours, ouvrez le ban !...

Trente caisses battirent ensemble, d'un seul coup. L'homme frisonna, saoulé de gloire.

—Tu étais d'Egypte ? dit l'empereur.

—Oui, sire.

—Et ta croix ?

—Je l'ai gagnée à Lodi.

—C'est bon, dit l'empereur qui détourna ses yeux de glace. Allez, Duclos.

Pétrifié, le général s'approcha des troupes ; et lancée au loin, par-dessus les bataillons immobiles, sa voix de charge éclata :

"Grenadiers et tambours ! Vous reconnaitrez désormais pour caporal le soldat Michel Duclos, arrivé le premier dans Ratisbonne et blessé au front,—et vous lui obéirez en tout ce qui concerne le bien du service et l'exécution des règlements militaires !"

Il pivota, et tremblant de fièvre, dans un silence mortel :

—Tambours, fermez le ban.

Puis il descendit de cheval, embrassa le grenadier, et on vit que les deux hommes pleuraient.

—Monsieur le baron, demanda l'empereur, pourquoi ce brave était-il simple grenadier ?

—Il avait sa retraite depuis l'Italie, mais je lui ai conseillé de se rengager.

Duclos regarda encore le soldat :

—De cette façon, nous nous voyons chaque jour. Ah ! sire, je n'ai été qu'une fois dans ma famille, en cinq ans. Une balle peut me débloquer, au moins lui sera là. Nous nous sommes jurés de mourir pour la France et l'empereur.

—Vous connaissez donc cet homme ?

Duclos répondit : C'est mon père.

GEORGES D'ESPARBÈS.

Le Comble de la Reclame.

Tout récemment, à Calcutta, on arrête et on condamne à mort un criminel des plus dangereux.

Le jour de l'exécution arrivé, le bourreau procédait à la toilette du condamné, lors-qu'un gentleman anglais, fraîchement débarqué, se présente, porteur d'un ordre du gouverneur de la ville l'autorisant à communiquer quelques instants avec le patient.

On les laisse seuls pendant dix minutes; et, lorsqu'ils se séparent, on entend le condamné crier au gentleman :

Mille livres à mes héritiers, c'est bien convenu ?

Je le jure sur la Bible !

Le patint se laisse garrotter, on l'enlève et le voici bientôt au pied de la potence. Il réclame alors le droit d'adresser une dernière fois la parole un peuple avant de mourir et, d'une voix de stentor, il s'écrie :

Vous tous qui m'écoutez, sachez bien...que le meilleur chocolat est l chocolat Williamson, Kennedy and Company, London !

Bon à Savoir.

Les quintes de toux les plus violentes cessent rapidement dès qu'on fait usage du BAUME RHUMAL. 26